

NOS GRAVURES

LA CARTE A PAYER

La carte à payer ! L'éternel quart d'heure de Rabelais des dîneurs ! Ils sont trois, trois vieux gourmets du temps de Grimod de la Reynière, attablés dans un de ces restaurants où l'on dégustait, à la fin du siècle dernier, la liqueur des Iles après un repas copieux et choisi. Nos pères, il faut bien l'avouer, entendaient mieux que nous l'art tout spécial de la nourriture. Ils lui accordaient un temps et un soin que l'active existence contemporaine ne nous permet plus de lui donner. Un Brillat-Savarin ferait aujourd'hui l'effet d'un anachronisme. Ch. Monselet a publié un *Almanach des gourmands*, il n'avait osé l'appeler l'*Almanach des gourmets*. Il n'y a plus de gourmets. Le gourmet goute, le gourmand avale. Le gourmet grignotte, le gourmand dévore. Nos pères savaient demeurer assis devant un plat bien apprêté et causer longuement avant le café, entre la poire et le fromage. C'était l'heure où ces historiettes *assaisonnées au saupiquet*, dont parle Guillaume Bauchet, prenaient leur vol. Gaies histoires salées et sans fiel. Mais, quelque plaisir qu'ils eussent à table, nos aïeux éprouvaient comme nous l'amertume de cette *post-face* du repas : la carte à payer.

Ils ont bien diné, sans faste mais avec appétit, et sur la nappe blanche les débris de l'honnête festin témoignent du bon estomac des convives. Le reste de la liqueur de moka fume encore dans les tasses à filets. La servante, — une fille en bonnet de linge et en caraco de basin, qui certainement a servi chez Chardin, — attend que deux des convives, les plus méthodiques (pour avoir un bon estomac on n'en est pas moins économe), aient terminé la vérification de la carte. On disait alors la carte comme on dit aujourd'hui l'addition. L'un d'eux examine à la loupe certaine erreur, certain grossissement de prix, que l'autre lui signale de son doigt vigilant. Et, pendant ce temps, le troisième, encore vert sous ses cheveux blancs et drus, regarde la servante qui, les fumées du dessert aidant, lui paraît jolie.

Tout est fort joliment traité, dans ce tableau de M. Eugène Leroux, les physionomies, les costumes, les meubles, les accessoires. Les bouteilles reluisent gaïement dans leur panier, les cristaux étincellent sur le linge blanc. Les visages sont vivants, vrais et spirituels. Toute cette petite scène est réellement prise sur le vif, et voilà certes un intérieur des plus réussis qu'on nous ait donnés depuis longtemps. Il y a là une paix, une santé, une vérité de couleurs et une vivacité amusante de dessin qui charment, attirent et retiennent.

LA VISION

Je me souviendrai toujours, dit un critique parisien, de la sensation que j'éprouvai devant la toile de M. Luc-Olivier Merson, la première fois que je la vis. Si habitué que je fusse aux tentatives de peinture archaïque, la puissance et la sincérité de celle-ci me frappèrent à un haut degré. Ce n'était pas d'un unique personnage qu'il s'agissait, plus ou moins arbitrairement plaqué sur un paysage sans perspective ; c'était une composition abondante que j'avais sous les yeux, participant à la fois de la plus saisissante réalité et de la plus étrange féerie, s'imposant sur trois plans parfaitement distincts, tous les trois d'un étonnant effet.

Sur le premier plan, la Sainte, étendue à terre, dans les herbes et dans les fleurs, le cordon de son ordre dénoué, les lèvres bleues par la mort, reçoit la bénédiction suprême du divin crucifié. Au deuxième, descendant sur une ligne de nuages, trois anges d'une beauté seraine, aux ailes déployées, donnent un concert à la béate ; deux d'entre eux sont assis et font résonner les cordes de leurs violons ; le troisième, debout, chante quelque chant mystique écrit sans doute en caractères célestes sur une banderolle qu'il tient entre les mains. Rien de pur, de suave, de calme, de reposé, comme ce groupe.

Un monastère juché sur un roc, une ville en amphithéâtre, une rivière sinueuse, des collines prolongées, un horizon orageux remplissent le troisième plan.

Si varié et si compliqué qu'il soit, ce tableau offre une harmonie prodigieuse. La couleur en est d'une intensité tout à fait appropriée aux conditions exceptionnelles de la légende, le seul genre où la médiocrité n'ait aucune chance de succès. On a vanté le dessin exquis des mains et des pieds de la Sainte ; on aurait pu insister également sur l'anatomie merveilleuse du Christ.

La Vision est assurément l'œuvre d'un maître. Et dire que M. Luc-Olivier Merson avait à peine vingt ans lorsqu'il l'a exécutée ! Que ne doit-on pas attendre de lui ?

VOL DANS UNE EGLISE. — Dans la nuit du treize au quatorze avril courant, des gens mal intentionnés se sont introduits dans l'église Ste. Anne du Bout de l'Isle, et après avoir brisé les trois troncs ont volé et emporté la somme de dix-huit à vingt piastres. La cause a été remise entre les mains du grand notable Bissonnette. Espérons qu'avant longtemps les auteurs d'un vol aussi audacieux seront au pouvoir des autorités.

UN BEAU-PÈRE DE CARTON

LÉGENDE ALLEMANDE.

Ces Allemands sont impayables ! Ils ont pris à la France l'Alsace et la Lorraine, (qu'ils lui rendront peut-être plus tôt qu'ils n'y ont jamais songé) : emparons-nous de leurs légendes pour en faire notre profit.

Je tiens le récit suivant d'un de mes amis, grand voyageur de son métier, et qui, à différentes époques, a fait des séjours assez prolongés en Allemagne.

« C'était, me disait-il, à Heidelberg, ville surtout renommée par ses universités et ses savants à lunettes. Toutefois, la nature qui mêle volontiers les épines aux roses, s'est plu à répandre chez les femmes de Heidelberg toutes les fleurs de la beauté. Comme la majorité des Allemandes, les femmes de Heidelberg sont blondes, et les Badois (excuse, disait mon ami, si je te rappelle aux éléments de la géographie, mais un grand écrivain allemand a dit que le Français est un être qui porte des moustaches et ne sait pas la géographie de son propre pays, Heidelberg se trouve dans le grand duché de Bade,) et les Badois, — revenons-y par une transition aussi modeste que ma parenthèse est prétentieuse, — les Badois sont généralement blonds.

« Or il arriva un jour, dans la bonne ville de Heidelberg, qu'un jeune homme blond s'éprit d'une jeune fille blonde.

« La chose arrive tous les jours sous d'autres climats et par d'autres latitudes, et tu trouves sans doute que ma narration languit parce que je m'arrête à des détails éminemment futiles. Sur ce je vais donner à mon récit des allures précipitées.

— Continu, mon cher, tu m'intéresses énormément. — (Je me permets cette interruption.)

« Je disais donc qu'en la bonne ville de Heidelberg, un jeune homme blond s'éprit d'une jeune fille blonde.

« Le jeune homme se nommait Wilhelm et la jeune fille répondait au doux nom de Gretchen.

« Le jeune homme était orphelin, mais la jeune fille avait son père et sa mère, M. et Mme Kaufmann, — comme qui dirait M. et Mme Marchand, — propriétaires d'un des plus beaux magasins de la ville.

« Le vieux Kaufmann n'était point un méchant homme, mais il aimait un peu trop l'argent, c'était son péché mignon.

« J'oubliais de dire que Gretchen ne se montra point insensible aux attentions de Wilhelm. Mais le pauvre garçon (car Wilhelm était pauvre,) ne tarda pas à s'apercevoir que M. et Mme Kaufmann lui faisaient un accueil bien froid, qu'ils affectaient de vanter, en sa présence, les mérites des jeunes gens les plus riches de la ville, qu'en un mot ils rêvaient, pour leur fille, un mari dont la première qualité serait la richesse.

« Dans la crainte de subir un refus humiliant, Wilhelm résolut, avant de formuler sa demande en mariage, de consulter un de ses anciens professeurs, le savant Besiclius dont il avait suivi les leçons à l'université.

« Besiclius avait toujours témoigné une affection particulière à Wilhelm qui était le plus studieux de ses élèves. Il le reçut dans son cabinet de travail et après s'être informé de l'objet de sa visite, il lui parla en ces termes :

« Le mariage, mon cher Wilhelm, est une institution qui fournit tous les jours aux hommes d'étude le sujet de méditations inépuisables. J'ai beaucoup étudié la question et c'est peut-être pour cela que j'ai vécu célibataire, mais je ne demande pas mieux que de te renseigner. Ta fiancée est-elle jolie ?

« Belle et pure comme la première rose du printemps.

« Je m'attendais à cette réponse ; c'est égal, — *concedo* — A-t-elle ses parents ?

« Oui, M. et Mme Kaufmann, les riches marchands de la deuxième rue.

« Très-bien ; de braves gens, aux yeux du monde, mais qui vénèrent par dessus tout le dieu Thaler. Je n'ai pourtant rien à dire contre eux car je les connais à peine de vue, mais je dois à l'intérêt que je te porte de te donner une consultation dans les formes.

« Là-dessus Besiclius se dirigea vers une armoire dans laquelle il prit une statuette de carton ou de papier mâché qu'il déposa sur la table en face de Wilhelm.

« La statuette représentait un Badois quelconque entre deux âges.

« Maintenant, dit-il à Wilhelm, approche et suis bien mes explications ; elles ne seront pas longues.

« En disant ces mots, le professeur enlevait la partie supérieure de la tête de la statuette, puis il continua :

« Tu vois ce crâne et les étiquettes collées tout autour, à l'intérieur ? c'est l'œuvre de ma vie. J'ai étudié l'homme dans ses attributs de beau-père et indiqué ici les résultats que j'ai obtenus ; donne-toi la peine de lire :

« *Vanité.* — Celle de marier sa fille à un homme riche ou titré sans s'inquiéter si cet homme la rendra heureuse.

« *Intérêt.* — Une fois l'enfant mariée, elle devient une étrangère pour ses parents, et si son mari éprouve des revers de fortune, qu'elle n'attende aucun appui, conseil ou secours du côté de sa propre famille.

« *Indiscrétion.* — Celle de s'immiscer dans l'intérieur du jeune ménage, non pour y maintenir l'harmonie, mais pour brouiller à jamais les cartes.

« Mais, cher professeur, interrompit Wilhelm, ces trois défauts et les quinze ou vingt autres que je vois indiqués autour de ce crâne sont inhérents à la nature humaine, et quand l'homme a un bon cœur, bien placé, il peut triompher de ses mauvais instincts et faire encore le bien.

« Besiclius sourit. — Tu veux voir à nu le cœur du beau-père vaniteux, égoïste, indiscret, &c., tire cette coulisse, ici à gauche, emplacement du cœur.

« Wilhelm, obéit et à l'endroit où aurait dû être le cœur dans la statuette, il aperçut une pierre !

« Il resta stupéfait.

« Mais pourtant, reprit-il après quelques instants, l'influence de la belle-mère doit être bienfaisante dans les jeunes ménages ?

« Tu as raison, comme celle du beau-père quelquefois. J'étudie en ce moment la femme dans ses attributs de belle-mère et je me propose de construire une autre statuette comme celle-ci.

« Permettez, cher professeur, comment avez-vous pu faire toutes ces observations ne vous étant point marié vous-même ?

« Très facilement, en écoutant les plaintes de ceux qui, moins sages que toi, sont venus me demander des avis et des consolations alors qu'il n'était plus temps, alors qu'ils étaient mal mariés. Et sais-tu que je crains d'arriver à une conclusion terrible ?

« Laquelle, je vous prie ?

« La voici : — Pour expliquer les dissonances et les discordances de certains ménages, cherchez le beau-père et la belle-mère. Il est vrai que cette règle, comme toutes celles

qu'ont établies les hommes, prête à de nombreuses, à de consolantes exceptions. Néanmoins elle subsiste, appuyée malheureusement sur un trop grand nombre de faits.

« Mais savez-vous, cher professeur, que si vous répandez en Allemagne vos statuètes et vos théories, l'Allemagne se dépeuplerait et que M. de Moltke lui-même ne trouverait bientôt plus d'hommes pour recruter ses innombrables armées ?

« Oh ! non, répliqua Besiclius en souriant, parce que les hommes, toujours friands de folies, feront toujours la guerre et l'amour.

« Huit jours après cet entretien, Wilhelm quittait Heidelberg et Gretchen. Il est aujourd'hui professeur à la célèbre université de Bonn et passe pour le plus endurci, le plus irrécusable des vieux garçons.

Tel fut le récit de mon ami. J'en rêvai la nuit suivante, et je l'ai rapporté ici au meilleur de mes souvenirs.

E. B. DE ST. AUBIN.

Avril, 1874.

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

C'est avec un indicible plaisir que j'ai lu vos articles sur le projet d'inviter toutes les sociétés St. Jean-Baptiste des Etats-Unis, à se réunir à Montréal le 24 juin prochain.

Cette patriotique et heureuse idée, a dû être applaudie chaleureusement par tous ceux qui ont à cœur la conservation de notre race, et qui déplorent l'émigration continuelle d'une si grande partie de nos compatriotes. Pour ma part j'ai senti mon orgueil national se réveiller à l'idée du spectacle que présentera cette belle et grande réunion.

Mais comme j'ai passé l'âge des illusions, et que je ne suis pas né poète, ce feu patriotique, dont la chaleur a pénétré mon être pendant que je réfléchissais à cette belle fête, que je me représentais la joie de l'exilé revoyant son pays après quelques années d'absence, et celle non moins grande de ses frères saluant son retour ; ce feu, dis-je, ne saurait me satisfaire pleinement. Je me suis naturellement demandé quels seront les résultats pratiques de cette journée.

Je ne sais ce que l'on se propose de faire, mais je crains qu'en dehors d'une belle réception, de beaux et chaleureux discours, et de quelques amusements durant la journée, rien, ou à peu près rien ne soit fait. Nul doute cependant que le but principal des promoteurs est d'inspirer à nos compatriotes le retour au pays.

Eh bien, puisque c'est là le but, j'ose espérer que le comité chargé de l'organisation de la fête, me pardonnera la liberté que je prends, de lui suggérer un article de plus à son programme.

Si l'on diffère généralement sur l'opportunité de l'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis, si, suivant quelques-uns, c'est un malheur pour le pays, et que suivant d'autres cette émigration est destinée à préparer les voies de la Providence dans un temps plus ou moins reculé, et ce à l'avantage de nos intérêts, il est des faits se rattachant à cette émigration qui ne saurait échapper à personne. Ainsi il est admis de tous, premièrement : que ce sont les ateliers et usines que possèdent les Etats de la Nouvelle-Angleterre, et qui nous manquent ici, que recherchent ceux qui s'éloignent du pays. Deuxièmement : que leur séjour dans ces établissements, en fait en très peu de temps des ouvriers habiles. Troisièmement : que beaucoup d'entre eux seraient reçus à bras ouverts par nos capitalistes, et propriétaires d'usines, si l'on connaissait leurs capacités. Quatrièmement : enfin, que les sept huitièmes de ceux qui sont aux Etats-Unis reviendraient de suite au pays, si l'on pouvait leur offrir un travail analogue à celui qu'ils trouvent dans la république voisine.

Eh bien, M. le rédacteur, la solution de tous ces problèmes se trouve dans ces trois mots : *Ayons des manufactures*. Oui, ayons des usines, et j'ajoute, la chose est facile. Leur établissement d'une manière réellement sérieuse, sera facile et avantageux, quand les idées protectionnistes auront fait assez de progrès pour s'imposer à nos législateurs. Quand le peuple avant de confier ses intérêts à un représentant, exigera de lui, qu'il soit conservateur ou libéral, d'être en faveur de la *protection*. Mais en attendant que nos législateurs se décident à marcher énergiquement vers ce but par une politique protectionniste, préparons-en le mouvement par tous les moyens à notre disposition.

Or l'un des moyens les plus propres à favoriser ce résultat, serait de profiter de la visite de ces compatriotes, pour leur faire connaître les débouchés que nous possédons, et apprendre d'eux le genre d'exploitation qui se fait chez eux.

Pour arriver à ce but je suggère que des circulaires soient envoyées immédiatement par le comité chargé de l'organisation, à toutes les sociétés St. Jean-Baptiste aux Etats-Unis, avec prière de faire rapport d'ici au 1er juin, leur demandant le genre de manufactures en opération dans leurs localités respectives, le capital requis pour une exploitation faite par 25, 50, 100 ou 2000 ouvriers.

Qu'un comité spécial, composé autant que possible de nos industriels, soit chargé d'étudier ces rapports et faire connaître aux différentes sociétés réunies à Montréal le 24 juin, le résultat de ses études.

Il est vrai que les grandes fortunes sont rares parmi nous, mais avec de l'esprit d'entreprise, avec de l'union, l'on serait étonné du montant que l'on pourrait faire verser dans des compagnies à fonds social. Que d'industries jusqu'ici inconnues parmi nous, et qui n'exigeraient qu'un capital de \$10,000 à \$50,000, pour donner de l'emploi à des centaines d'ouvriers, pourraient être établies. Il n'existe pas que je sache par exemple, de fabrique de fil à coudre. Nous n'avons pas je crois d'usines pour la fabrication de l'acier à rails pour chemin de fer. Il nous manque des fabriques de coutellerie. Cependant avec l'introduction rapide des moulins à coudre, avec le grand nombre de chemins de fer projetés, et avec une population de 4,000,000 qui n'a rien de commun, (du moins quand à la manière de manger) avec les Chinois, il devrait y avoir une demande suffisante de ces articles pour en garantir le succès.

Je pourrais en nommer bien d'autres, mais je préfère en laisser l'initiative au comité chargé d'organiser cette belle fête, et à qui je demande encore une fois pardon de la liberté que j'ai prise, de lui faire ces suggestions. Mon grand désir de voir revenir au pays autant de nos compatriotes que possible, est ma seule excuse.

L. J. BOIVIN

St. Romuald, 20 avril 1874.